

Entretien du R.A.R.E. :

C T : La première chose qui m'a intriguée dans ton travail ce sont les titres : ce sont presque toujours des pluriels alors que, dans certaines séries comme *Les Justes*, *Les Modernes*, ... il n'y a qu'un seul modèle.

D R : En fait, mon travail joue souvent sur le paradoxe. Dans *Les Justes*, *Les Modernes*, il n'y a qu'un modèle, une femme. Cependant, ce singulier devient pluriel car le modèle a de multiples visages.

C T : Dans quel but donnes-tu à cette femme un visage pluriel ?

D R : Pour ne pas achever car un être est, par nature, inachevé. Je n'aime pas finir une photographie. Le titre participe de cet inachèvement, c'est pourquoi je préfère qu'il soit une sorte de flou, de mauvais chemin ou de cheminement.

C T : A la lecture des titres des séries *Les Justes*, *Les Modernes*, *Les Galantes*, j'ai pensé : « il y a peut-être une référence à une allégorie ou à une Muse ; en d'autres termes, une allusion à l'histoire de l'art. Je me suis demandée si ces portraits de femmes prétendaient être, en quelque sorte, une allégorie ou une Muse.

D R : Elles peuvent tout à fait y prétendre mais ce n'était pas intentionnel. En fait, mes titres sont des pirouettes à l'art contemporain (ma dernière série s'appelle d'ailleurs *Les Contemporaines*) mais ce sont aussi et d'abord des faux chemins.

C T : Tu veux dire que *Les Modernes* sont forcément modernes, de même que *Les Contemporaines* sont forcément contemporaines. Est-ce à dire qu'il y a parfois une note d'humour, voire d'ironie ?

D R : À l'intérieur d'une série, je peux parfois être ironique. Par exemple, dans la série *Charades*, la 15^{ème} photo est un clin d'œil ironique à l'art contemporain : j'ajoute des éléments qui, pour moi, sont insignifiants en sachant qu'ils plairont davantage à ceux qui aiment l'art contemporain. Là, je m'amuse à constater que du *non-signifiant* plus du *non-signifiant* est égal à une photo (du signifiant). Mais dire de mes photographies qu'elles sont ironiques serait une erreur.

C T : Alors serait-ce une dimension ludique ?

D R : Il y a effectivement l'idée du jeu mais je dirais plutôt enfantin. Dans *Domino*, *Les Charades* et *Les Faux-passants*, mes modèles jouent à poser. *Domino* renvoie au jeu de dominos : quand on joue aux dominos, on ne sait pas quelle pièce on aura et quel chemin on prendra. Quant aux *Charades*, il s'agit évidemment du jeu de devinettes : mon 1^{er} est un mur, mon second est un geste, mon tout est une photo. Il y a aussi un jeu d'échos d'autant que *Domino* fait suite aux *Charades*. Dans *Les Charades*, il y a des résonances dans les photos, dans *Domino* ces résonances existent entre les photos.

C T : Tu soulignais précédemment l'importance de l'inachevé dans ton travail. En quoi est-ce important ?

David Rosenfeld

L'interviewé

David Rosenfeld est un photographe français. Il enseigne depuis 1993 à l'École Supérieure d'Art et de Design (Amiens) et à la faculté des arts de l'Université de Picardie Jules Verne. Son travail photographique est représenté par la Galerie Alain Gutharc (Paris).



photographie de la série *Domino*

Actualités

Du 26 au 30/10/2006 :

Les Contemporaines, au Carré du Louvre dans le cadre de la F.I.A.C. (Paris).

Du 25/11 au 22/12/2006 :

Regards insaisissables, à l'Espace Legendre (Compiègne).

Du 16/09/2006 au 7/01/2007 :

Les Modernes au Musée de Picardie (Amiens) dans le cadre, de l'exposition D'étonnants détours.

En 2007 :

Les Antérieures, à l'école Supérieure d'Art et Design (Amiens).

Les Contemporaines, à l'ESAD d'Amiens.

Informations complémentaires

www.david-rosenfeld.com

Photographies

D R : C'est important pour moi de ne pas « finir » car si on dit « je travaille sur ça » on ferme le sens de l'œuvre. Du coup, il devient difficile d'être du côté de l'émotion et du sensible, de la projection imaginaire.

C T : Tu veux dire que l'inachevé, avec tout ce que cela implique (l'entre-deux et la demi-mesure notamment), est favorable à la création d'une émotion et à l'appel du sensible.

D R : Oui.

C T : Dans certaines séries comme *Les Galantes*, tu photographies toujours le visage de la même femme. De ce fait, on perçoit des choses sur elle, pourtant elle n'est jamais complètement révélée. D'autant qu'à chaque fois la photo suivante ne confirme pas la précédente. À la fin de la série, on a l'impression de ne pas la connaître.

D R : C'est vrai, il y a l'idée que je ne sais pas qui j'ai devant moi. Je m'intéresse à cette distance entre le photographe et le modèle. Distance paradoxale car je m'approche du modèle pour le photographe. Quand je photographie mon modèle, je lui demande de regarder des points aveugles, c'est-à-dire qu'elle ne me regarde jamais et que je ne la regarde jamais. C'est comme si je lui disais « regarde ma main ! » et que je retirais ma main : son regard vers moi n'est pas un regard fini, achevé.

C T : C'est parce qu'il y a entre-deux et inachevé que le spectateur peut y projeter quelque chose. Récemment,

en observant longuement tes photos, je me suis demandée : « Est-ce que ce que je vois existe ou suis-je en pleine projection imaginaire ? »

D R : Je me refuse à projeter car projeter c'est achever, c'est-à-dire fixer le sens de l'image et connaître. Je veux que mes photos recèlent une part de secret, qu'elles soient suffisamment ouvertes pour que chacun, je l'espère, puisse y transposer de l'émotif, de l'imaginaire, etc.

C T : C'est pour cette raison que tu ne nommes jamais le modèle, que tu attribues à tes photos un titre général ? (*Les Justes, Les Modernes, Les Charades, Les Galantes, ...*)

D R : Oui, d'autant que dire le prénom du modèle ce serait finir et qu'on ne peut finaliser un portrait car l'être change.

C T : Il ne s'agit donc pas de portraits, au sens d'une identité qu'on décrirait/révélerait, car comme tu le disais précédemment tu ne sais pas qui tu as devant toi ?

D R : C'est exact.

C T : À mesure que ton travail avance, le corps, qui était autrefois entier, est de plus en plus proche et coupé. Parfois, cette coupure c'est presque un décadrage. Dans 3 portraits, c'est flagrant.



photo de la série "charades"



photo de la série "les justes"



photo de la série "les galantes"

D R : En 97, je ne rêvais que d'erreurs que de défaillances, mais j'étais timide. Je ne m'approchais pas des modèles car je les connaissais à peine. Or, quand tu photographies de loin, même sans savoir cadrer, il est étonnant de couper un visage, un front, une main, etc. Depuis, peu à peu, je me suis approché des modèles. Le dérapage et l'écart sont alors devenus possibles. On peut dire de mes ratages, de mes écarts que sont des macros hésitations. Ça m'intéresse de voir que je ne suis pas fiable, mais ça ne vient pas forcément de moi : tu verras par exemple sur *Galantes* n°12 une tâche verte laissée par celui qui a effectué le tirage. Tu remarqueras aussi que cette pratique du ratage, de l'écart n'est pas systématique.

C T : Tu essaies de ne pas te laisser enfermer dans une catégorie ?

D R : Oui, car j'essaie de ne pas faire le même ou la déclinaison du même. Toutefois, cela ne m'empêche pas de citer une catégorie dans telle ou telle photo.

C T : Que se passe-t-il quand on coupe la photo ?

D R : La surprise devient possible. Par exemple, que la photo soit mal cadrée peut faire penser à une photo amateur. Aussi, par erreur, on pourrait la voir dans un album de photos de famille.

C T : Est-ce pour cela (l'irruption possible de la surprise) que tu travailles toujours avec un modèle ?

D R : Photographier un être induit toujours une part de hasard, de surprise, de possibles. Je travaille avec une personne, une existence. Même

si je donne des indications au modèle, celui-ci apporte forcément une part de lui. Il y a par exemple des gestes qui lui sont propres.

De ce fait, je ne peux pas vraiment savoir, *et je ne cherche pas à savoir*, à quoi mes photos ressembleront avant de les faire. Je fais beaucoup de photographies en très peu de temps, alors je ne prends pas le temps de les observer. Je préfère *découvrir* mes photos après coup.

C T : Comment et dans quelle mesure choisis-tu, sélectionnes-tu les photos que tu exposeras ?

D R : Toutes mes séries, hormis *Domino* se font sur 1 an. Je photographie beaucoup tout au long de l'année, mais je n'en garde que très peu : jusqu'à présent mes séries se composent au maximum de 15 photos. Le choix participe donc d'un affinement de ma recherche. Lorsque je découvre mes photos, certaines me surprennent ou m'émerveillent. Alors, si je ne parviens pas à savoir pourquoi, à résoudre l'équation du plaisir, du regard et du hasard, je les choisis.

C T : La série, c'est un moyen de montrer qu'il y a un cheminement et une continuité soit à l'intérieur d'une série, soit d'une série à l'autre.

D R : Oui, mes séries sont d'une certaine manière des suites, à mesure que les années s'écoulent, je photographie le modèle de plus en plus près et les murs disparaissent. Dans *Domino*, elles se suivent même chronologiquement. Par ailleurs, mon travail photographique peut dévier ou

David Rosenfeld



photo de la série "Dominos"

évoluer à chaque fois que je découvre la dernière image que j'ai faite : la photo suivante sera peut être celle qui fera dévier mon chemin.

C T : Peux-tu me parler de tes dernières photos ? Il y a d'abord *Les contemporaines*, une série qui est actuellement exposée au carré du Louvre dans le cadre de J.A.F.I.A.C (du 22 au 27/10/2006).

D R : *Les contemporaines* seront aussi exposées à l'École Supérieure d'Art et de Design d'Amiens en 2007. Les formats sont plus grands, plus grand qu'un format A3. Je les présente renversées. Il y a par exemple une photo qui lorsqu'on la regarde à l'endroit est ordinaire, mais une fois renversée le réel (le visage) cède la place à quelque chose (une note de musique. Il s'agit d'une croche) qui n'existe pas dans le réel. On n'est plus directement renvoyé au réel, on est dans la photo. Et cette photo tient/fonctionne (visuellement) parce qu'elle est relativement grande et renversée. Cette photo résume assez bien *Les contemporaines*.